

PENTAGRAMME

**LECTORIUM
ROSICRUCIANUM**

1986

MARS — 1986

Sommaire :

Liaison

La Connaissance libératrice

Christus Luciferus Verus

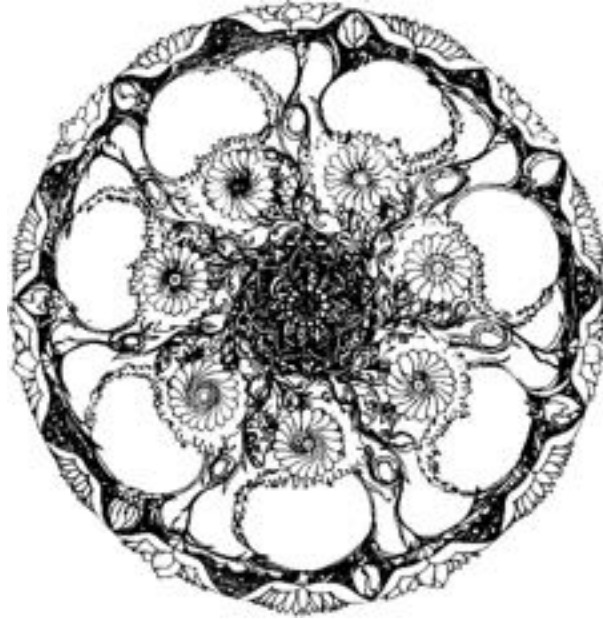
La faiblesse qui mène au courage

Individualisme ou expérience de groupe

Nécessité d'un miroir

Asclépios

Dissoudre l'ombre dans la Lumière



Liaison

C'est un fait connu et même caractéristique que tout individu qui sert véritablement le Libre Esprit, est attiré par ceux qui lui ressemblent. Une impulsion intérieure met les hommes en contact les uns avec les autres, non en raison de la personnalité mais par suite, de l'indéfinissable mystère qu'est la vie. Ces contacts vécus intensément, cette reconnaissance d'hommes qui aspirent au Libre Esprit, suscitent régulièrement des réunions. Il naît une parenté spirituelle, un lien fraternel, une fraternité.

Rien d'étonnant à ce que l'une des six closes du pacte établi par les huit Frères de la Rose-Croix, tel que nous pouvons le lire dans *l'Appel de la Fraternité* de J. van Rijckenborgh (p. XXIX) soit la suivante : « Chaque frère doit se présenter chaque année, au jour C, à la Demeure Sancti Spiritus ou envoyer raison de son absence. » Au cours de cette réunion il est fait, dans la joie, le rapport de ce qui s'est accompli l'année précédente.

A chaque réunion de l'École de la Rose-Croix d'Or, l'Esprit est au centre ; non pas le chercheur, mais ce qui est cherché ; non pas ce qui est dit, mais ce qui

est vécu. À chaque réunion fraternelle, tout participant se sent porté. La force porteuse est l'Unique, la Vérité indicible, l'Esprit d'Amour, de Sagesse et de Force. L'Esprit suit le chemin de la rédemption avec le frère du « Libre Esprit ». L'élève va son chemin avec cette force porteuse.

L'enfant qui ne peut encore marcher est porté. L'enfant qui observe le monde dans les bras de sa mère est tout activité intérieure. Il peut être très attentif intérieurement, regarder, écouter, ressentir la proximité, se mouvoir avec celle qui le porte. L'enfant porté ressent tout, partage tout, en liaison avec le fait d'être porté et à partir de là.

Seule la direction prise n'est pas déterminée par l'enfant. Le porteur, la mère, prend une certaine direction dans un but bien défini. Dans son état, l'enfant est indifférent à ce but et pourtant c'est pour l'enfant que la mère prend cette direction. L'enfant s'abandonne pleinement à la force qui le porte et trouve là son repos. Si le porteur pose l'enfant sur le sol, celui-ci, rampant des pieds et des mains, le suit aussitôt jusqu'au moment où il est porté de nouveau.

C'est le fait d'être porté qui est important pour l'enfant, non la direction vers laquelle on le porte. Pour celui ou celle qui porte, c'est la direction qui est importante, et elle l'est aussi à cause de l'enfant, car le porteur est aussi celui qui le nourrit.

Par sa liaison avec la personne qui le porte, l'enfant vit et partage tous les événements qui surviennent dans une certaine direction. L'enfant partage de même tout ce que le porteur rencontre en chemin : harmonie et disharmonie. La liaison entre deux êtres n'est nulle part aussi évidente que chez la mère et l'enfant. Pour la mère, l'enfant signifie tout. Pour l'enfant, la mère est tout.

Cette mutuelle dépendance se reflète aussi dans notre vie et aux réunions dans le Temple. Nous sommes tous comme l'enfant qui cherche une force qui le porte, et nous la trouvons dans le Grand Soutien — l'Esprit d'Amour, de Sagesse et de Force, l'Esprit de la Fraternité. Dans ces conditions, clairement conscients de cette force porteuse, nous comprenons que tout mortel est un être qui reçoit. Il reçoit tout. Il reçoit la vie, la vie dans la matière, l'âme et l'esprit. Il reçoit le temps, entre la naissance et la mort, l'éternité et l'infini. L'homme reçoit l'espace, son domicile, la terre, le système solaire, l'univers entier, l'abîme sans fond de la substance originelle.

Il se tient au beau milieu et demande : « Que dois-je faire de tout cela ? » Tout recevoir ne lui est manifestement pas suffisant. Il demande encore : « Comment dois-je recevoir tout cela ? » C'est seulement les bras ouverts que l'homme reçoit véritablement. Il reçoit comme il donne, les mains ouvertes. L'attitude de celui qui reçoit est l'attitude du don. L'homme reçoit comme il abandonne. Plus l'homme abandonne ce qui le lie, plus il sera réceptif. Tout recevoir, tout abandonner !

Au milieu des bras ouverts, il y a le cœur — et la rose incolore. Une attitude véritablement réceptive témoigne du cœur — sans défense, vulnérable. Les bras ouverts reçoivent la souffrance et l'intègrent. La rose incolore se colore de rouge. L'homme aux bras étendus érige la croix, symbole de la souffrance, en arbre de vie, symbole de vie, de liberté. Le renouvellement de la vie, c'est vivre dans la liberté. C'est faire fleurir le bois de la croix. C'est transmuter les roses rouges en roses d'or impérissables.

Que cette transmutation en roses d'or, par le travail de la Fraternité, devienne vite réalité en chacun de nous.

« Avec nous, allumez le feu de l'amour. *Christus Luciferus Verus* ! » *

« Ceux qui ont tant soit peu étudié les sciences ésotériques ont bien vite découvert qu'il se déroulait, dans le cosmos tout entier, une lutte épouvantable et surhumaine entre les puissances du Bien et celles du Mal. En prenant connaissance des anciennes religions, des mythes et des légendes qui, depuis l'aube des temps, nous sont parvenus, vous serez frappé par l'indicible drame de la lutte éternelle, dans le ciel et sur la terre, du conflit entre le négatif et le positif, entre le bien et le mal. » (J. van Rijckenborgh, *L'Appel de la Fraternité de la Rose-Croix*, introduction, p. 3.)

Le constat que le mal est cosmique, que partout dans la création il y a ténèbres et abîme, trous noirs et destructions, peut représenter pour le chercheur un point de départ, un seuil d'où il tentera un adieu héroïque aux tentacules hideuses d'une réalité exécrée pour sa fadeur et son absence de souffle exaltant. Cette prise de conscience l'investira par là-même d'une responsabilité dans la lutte cosmique entre les puissances du bien et celles du mal, qui s'affrontent au cœur de l'homme et dont l'enjeu est encore l'homme. Dans cette lutte, chacun est appelé à faire un choix. Dans la Société Rosicrucienne comme dans le Lectorium Rosicrucianum, on admet que le chercheur a fait son choix. Mais pour l'élève il importe d'abord que le « noir adversaire » qui est le sien soit définitivement terrassé. Ceci n'est possible que lorsque l'élève s'arrache à son subconscient. Autrement dit, l'attention, le discernement, la conscience doivent être changés totalement. Ce qu'il ignore encore de son âme, de sa psyché, devra se révéler. Car il est encore dans l'inconscience du contenu de son subconscient.

Le processus envisagé dans l'École de la Rose-Croix doit donner lieu à la naissance de la Lumière dans notre sombre grotte. C'est Jean qui, en nous, parle

* J. van Rijckenborgh, *L'Appel de la Fraternité de la Rose-Croix*, p. 11

de préparer le chemin pour le Seigneur, de mettre la hache à la racine des arbres qui ne produisent pas bons fruits. Il parle de charité, de partage ; il prescrit d'observer les règles morales et déontologiques ; il exhorte à une conduite de vie conforme à des normes nobles et élevées. Mais il n'est encore que le moindre dans le Royaume des Cieux.

À peine Christ a-t-il fait effraction dans notre être aveuglé par Sa Lumière inconnue, que l'adversaire se manifeste. Suivez cela à la fois dans l'Évangile et en vous-même. Vous prenez un chemin qui, délibérément, opte pour le parti de la Lumière et voilà que l'obscur représentant de l'autre polarité cosmique et microcosmique fait irruption dans votre propre cœur. C'est ici qu'il faut de la circonspection pour ne pas prendre pour la lumière ce qui en fait est l'expression de notre subconscient. Traduisez le langage de l'Évangile d'une manière concrète pour vous-même. — Si tu es fils de la Lumière, tu peux faire de la doctrine (les pierres) une assurance de vie (du pain).

« Non, Satan, l'enseignement et la méthode ne signifient pas pour moi la garantie de la réussite. Ce qui m'anime est une force divine en moi. »

— Quoi que tu fasses, toi qui es enfant de la Gnose, tu n'as rien à craindre. La Hiérarchie te protège.

« Non, Satan, je ne suis pas un exalté, je reste réaliste et j'assume les conséquences de mes propres erreurs et lacunes. »

— Te soumettre à un simple pacte, reconnaître une totale dépendance vis-à-vis de la Fraternité, qui t'a fait trouver ta voie, t'offrira tout ce dont tu as besoin pour être heureux. « Non, Satan, je veux seulement me soumettre au principe ineffable et intemporel en moi, sans demander quoi que ce soit pour moi-même. » On peut lire ensuite que Jean est livré. Il ne tardera pas à être décapité. Cela aussi doit avoir lieu en l'élève. Et l'élève se demande : où est la Lumière ? La Lumière est quelque chose d'invisible. Seul peut être observé l'obstacle, l'écran, l'objet.

Qui est donc Jean, le témoin de la Lumière ? C'est celui, ou celle qui, absolument orienté sur le triomphe du Bien, se découvre saisi par le négatif et réduit à rien par la réalité même dans ce qu'elle a de plus terrestre. Oh, suprême ironie sur cette voie où on prétend avoir, d'avance, remporté la victoire sur les puissances du Mal ! Quel entendement vous guidera ici ? L'Évangile parle un langage clair.

La nouvelle conscience abandonne l'ancienne à elle-même, au milieu des ruines de ses idéaux et dans une faillite totale. Le Feu qui intervient à présent force la nature à voir en quoi elle est partielle, divisée handicapée. Il invite et incite à l'amour de ce qui est ennemi, opposé ou contraire.

Pour l'élève, il s'agit là d'un gouffre à franchir, d'une révolution intérieure qui n'est possible qu'après s'être aguerri dans la pratique de la norme la plus élevée, dans la persévérance, l'oubli de soi et le don total au service. Le critère qui demeure est celui-ci : que souhaites-tu pour toi-même ; que souhaites-tu pour ton prochain ?

Qu'est-ce que la Lumière, l'Amour, le Bien Unique ? Ne seraient-ils que l'antithèse du Mal et des ténèbres ? N'avez-vous jamais été poursuivi par cette devise plus que mystérieuse ; connaissez-vous le désir insatiable de percer le secret de cette formule énigmatique au possible : « Christus Luciferus Verus » ?
Christ est le véritable Lucifer !

La juste compréhension de cette vérité formulée de façon à nous heurter peut renverser tous les murs qui nous contraignent dans le labyrinthe d'un apprentissage obsessionnel. Que Satan ne soit plus votre tourment. Laissez Christ descendre dans votre enfer. Regardez avec Lui tout au fond de votre cœur. Arrachez-vous, avec Lui, à l'emprise de votre subconscient. Délivrez-vous de tous vos démons : vos angoisses, vos opinions, vos rôles, vos imaginations . . . tout ce qui vous retient dans une seule polarité du réel.

Pour cela, il faut voir, se voir, s'observer dans tous ses coins et recoins. C'est cela la connaissance de soi. Or, l'on n'arrive à cette connaissance que par le jeu de l'ombre et de la lumière, par la dynamique qu'implique la pulvérisation de la force d'inertie. Soyez fervent, assidu, persévérant ; essayez de corriger chacun de vos défauts ; faites appel à la Lumière ; fréquentez les foyers de l'École ; tendez à la perfection. C'est le meilleur moyen de faire connaissance avec vos propres ténèbres.

La loi cosmique est celle-ci : « Quand je veux faire le bien, le mal se présente à moi, » Vous prenez ainsi connaissance de l'enfer de votre être. Osez à présent passer la Porte de Saturne. Ne craignez pas votre Lucifer, Satan, votre être aura ! Il est vous-même ; il est votre Moi supérieur. Ne recherchez pas plus longtemps Christ, votre essence spirituelle. Il est vous-même ; il est votre principe supérieur.

À quoi sert une source de lumière dont rien ne témoigne, que rien ne manifeste ?
Qu'est-ce qu'un pôle sans le pôle opposé ?

La dialectique, c'est l'intervalle qu'établit la conscience entre les pôles et rien d'autre. Aussi la Lumière doit-elle 'unir aux ténèbres ... et, avec elles, mourir ... et ressusciter. La descente aux enfers précède l'élévation dans le Royaume des Cieux. Jean doit disparaître ; Christ doit disparaître et Lucifer avec Lui. Mourir est ici vivre, ressusciter. Nous aussi pouvons disparaître de la scène du théâtre dialectique et devenir une créature nouvelle, dans une réalité où toute dualité devient complémentarité et harmonie. Ce chemin intérieur peut être long ou bref et impliquer les expériences les plus inattendues. Dans son roman intitulé « Lucifer » Maurice Magret a rapporté la bouleversante « confession » d'un homme qui au début de notre siècle fut confronté aux puissances adverses du bien et du mal. Voici quelques brefs extraits du récit que l'auteur a transcrit aussi fidèlement que possible et sans rien y ajouter :

« Puisque l'on peut faire un pacte avec Lucifer et même dans certains cas, rompre ce pacte, pourquoi n'en ferait-on pas un tout-à-fait valable avec Dieu ? J'ai appris jadis la puissance magique des cérémonies. Je sais qu'il est possible de signer un pacte avec Dieu.

— Non ! Non ! plus de pacte ! Tu ne sais pas tout ce qu'il m'a fallu pour arracher de mon esprit l'épouvante qui s'en était emparé par ta faute. ... Tu crois encore que Lucifer et Dieu sont deux êtres séparés et tu tends naïvement les bras vers l'un après les avoir tendus vers l'autre. Moi je les ai vus s'en aller fraternellement, portant le fardeau de la même croix, vers une région où enfin il n'y a plus ni lumières, ni ténèbres. Je préfère en rester là et les aimer également, puisqu'ils sont moi-même Chaque homme est à la fois les deux, tour à tour, et quelquefois en même temps, Christ et Lucifer, et c'est leur intime union qu'il faut opérer au plus profond de son cœur. »

En définitive, le choix ultime auquel tout élève et tout enfant de Caïn est appelé, est celui de l'Amour impersonnel, où tous les opposés peuvent s'harmoniser, où toutes les polarités peuvent se retrouver dans l'Un. Avec nous, allumez le feu de l'Amour. Ensemble, nous ferons ressusciter ***L'Étoile du Matin*** : « Christus Luciferus Verus. »

La faiblesse qui mène au courage

Dans un ancien écrit gnostique figure cette recommandation aux élèves d'une école gnostique : « Ayez du courage ! Et quand vous risquez de perdre courage, ayez encore du courage ! » Pour l'homme dialectique, voilà qui est paradoxal. Comment avoir encore du courage quand on perd courage ? Comment retenir une chose qui vous tombe des mains ? Et ne perd-on pas courage justement au moment où les forces nous manquent ?

Cette parole a un sens très profond, car elle place l'élève devant le mystère de la magie gnostique, devant l'application consciente des possibilités offertes par la liaison avec un champ astral gnostique. Il s'agit du courage qui manque parfois à l'homme né de la nature, lorsqu'il tente de scruter son propre chemin avec Sa conscience naturelle. Au moment où le courage d'aller le chemin gnostique abandonne l'élève en tant qu'homme, quand toute la noire tristesse de l'impuissance et de l'imperfection personnelles fond sur lui, à ce moment-là il doit, sans réfléchir, ni hésiter, ni tergiverser, s'abandonner sans condition à la voix qui parle en lui, afin de puiser consciemment à la source éternellement jaillissante, à la source intarissable de l'Eau Vive.

Nous connaissons tous de tels moments. Ne croyez donc pas, dans ce cas-là, que vous êtes unique, que vous êtes le seul à qui ces choses arrivent. C'est l'expérience des élèves de tous les temps. Ainsi y a-t-il, dans Matthieu 14, un remarquable épisode concernant l'apprentissage du disciple Pierre. Pierre participe à un véritable miracle : le miracle de la multiplication des pains pour nourrir la foule. Il a vu de ses yeux comment tous ceux qui étaient présents ont été rassasiés, après que Jésus « eut levé les yeux au ciel et béni le pain. » Pierre voit donc très clairement de quoi est capable la force de la Gnose, et l'on pourrait penser que la vue d'un tel miracle — une multitude de gens nourris et rassasiés par le pain de vie — rend la foi de Pierre définitivement inattaquable. Et cependant, tout de suite après que la foule a été miraculeusement rassasiée, les disciples s'embarquent sur l'ordre de Jésus. Ils naviguent à bord de l'Arche, pourrait-on dire, sur Son ordre. Du point de vue gnostique, ils n'ont rien à

craindre. Mais le vent leur est contraire, et ils courent un danger, tout au moins selon leur compréhension plus ou moins limitée. Et voilà qu'ils s'aperçoivent, soudain, que Jésus vient vers eux, marchant sur l'eau. C'est une vision si inhabituelle qu'il prennent peur, croyant voir un fantôme. Mais Jésus les rassure, après quoi Pierre demande : « Seigneur, si c'est toi, ordonne-moi d'aller vers toi sur l'eau » et Jésus dit : « Viens. »

Pierre sort immédiatement de la barque et marche effectivement sur l'eau, les yeux fixés sur Jésus. Mais à un moment il abaisse son regard, voit l'eau et prend conscience qu'il marche dessus ! Alors il a vraiment peur. En effet, comme il regarde vers le bas, l'adversaire de son microcosme, l'être aural, saisit sa chance et frappe. Cet adversaire le fait douter, en lui soufflant que cela n'est vraiment pas possible, que cela défie toutes les lois de la nature, que tout finira mal et que lui, Pierre, s'enfoncera sûrement dans l'eau ... Sur quoi Pierre commence immédiatement à s'enfoncer. Heureusement il crie dans son angoisse : « Seigneur, sauve-moi ! » Et voilà que, dans sa faiblesse, la force se manifeste à nouveau. Nous pourrions dire également : sa personnalité-moi perd courage et dans ce moment de faiblesse, se jugeant perdu, il appelle Jésus, remet la direction entre les mains de l'Autre en lui, la conscience de l'âme nouvelle, et se relie ainsi au potentiel de force du champ astral gnostique. Alors il trouve l'autre courage, celui qui provient de la foi. Et c'est son salut.

Il y a aussi cette exhortation, que nous entendons souvent, de « ne pas lâcher sa main dans la nuit. » Il est facile de se tromper au sujet de ce conseil, car nous sommes, à la légère, inclinés à traduire le concept « nuit » par circonstances difficiles, échecs, chagrin, souffrance personnelle, maladie ou conflit dialectique. Cependant, pensez que notre condition dans le monde dialectique est comparable à la « nuit ». Oui, même si le soleil rayonne dans l'azur sans nuage d'un ciel de vacances, nous vivons dans la nuit par rapport à la Lumière. Et toutes les malheureuses circonstances dont nous parlions plus haut ne sont que la conséquence de cette « vie dans la nuit ».

Donc voyons clairement que nous, dans notre vie actuelle, nous sommes constamment « dans la nuit ». Combien est alors consolante la promesse cachée dans le conseil de « ne pas lâcher sa main dans la nuit » ! Quand nous laissons tomber tous nos tourments, à propos du chemin et de nos progrès sur le chemin, il est possible, conduits par cette main, de faire beaucoup, d'être très actifs en ce qui concerne le salut du monde et de l'humanité. Lorsque, en groupe vraiment uni, nous permettons à la Lumière de rayonner à travers nous dans ces

sombres vallées, toutes ces petites lumières réunies, bien que luisant chacune encore faiblement, peuvent déjà être un phare pour beaucoup. Il faut seulement fournir assez d'huile à nos lampes en nous orientant, de seconde en seconde, sur le but unique et en vivant réellement dans le présent, donc sans regarder en arrière, ni essayer de prévoir l'avenir.

Si nous agissons ainsi, nous serons comme un homme en marche qui pénètre dans une vallée où coule un ruisseau. On ne voit pas le ruisseau tout de suite. On voit seulement, des deux côtés, s'élever de hautes pentes recouvertes d'une forêt touffue d'arbres puissants, aux troncs droits comme des cierges, se perdant dans l'épaisseur du feuillage. La végétation indique la présence de l'eau, mais on ne voit pas le ruisseau. Parfois un oiseau lance son appel ou siffle, les branches craquent sous les pieds ... puis c'est le silence. Quand le ruisseau se montrera-t-il enfin ?

Alors, à un moment donné, dans le silence, on entend le doux murmure de l'eau. On ne voit toujours rien, cela viendra beaucoup plus tard, quand la marche aura duré assez longtemps. Mais le doux murmure, quelque part en bas de la vallée, donne du courage au promeneur. Il en va ainsi de l'élève et de l'Eau vive. Au début, il n'entend encore rien et soudain, un faible bruit, puis de nouveau le silence. Mais l'élève sait que l'Eau l'accompagne sur son chemin. Et quand il entend, çà et là, le courant qui bruit, il en retire du courage, un courage qui surpasse le courage ordinaire.

Celui qui fait cette expérience éprouve une paix profonde, comme un arrêt du temps ; c'est la paix qui éloigne le doute et le transforme en foi solide comme le roc, en espoir inébranlable dans l'aide dont il est question dans le Psaume 121 : « Je lève mes yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. Le secours me vient de l'Éternel qui a fait les cieux et la terre. Il ne permettra point que ton pied chancelle ; celui qui te garde ne sommeillera pas. Voici, il ne sommeille ni ne dort, celui qui garde Israël. L'Éternel est celui qui te garde, l'Éternel est ton ombre à ta main droite. Le soleil ne te frappera point pendant le jour, ni la lune pendant la nuit. L'Éternel te gardera de tout mal ; il gardera ton âme. L'Éternel gardera ton départ et ton arrivée. Dès maintenant et à jamais. »

Individualisme ou expérience de groupe

« *Il n'y a pas de fumée sans feu.* » « *Qui sème le vent récolte la tempête.* » « *Bon chien chasse de race.* » A travers ces dictons, et bien d'autres, le bon sens populaire traduit l'idée que toutes les manifestations de notre champ de perception ont une cause qui leur est très étroitement liée.

Avant d'avoir la force destructrice de la tempête, le vent commence par souffler de façon à peine perceptible. Et qu'est-ce qui fait naître le vent ? Peut-être une petite différence de température ou une petite différence de potentiel électrique entre deux endroits. Et qu'est-ce qui produit cette tension électrique ? Le frottement de deux couches d'air, dit-on. Couches d'air mues justement par le vent ! On ne dit pas que le vent qui crée la tension électrique est le même que celui qui souffle en tempête, mais qui sait ?

L'homme aussi est un des phénomènes du monde, ce monde que nous appelons nôtre. Il en est même un phénomène relativement jeune si nous en croyons la science. Nous ne parlerons pas ici de la façon dont s'est constituée la forme humaine, ni de la manière dont, selon la science, elle a évolué, partant de celle d'un petit animal microscopique jusqu'aux singes, en passant par le « chaînon manquant », pour atteindre sa forme actuelle. Pour une fois, prenons les choses autrement et considérons l'évolution humaine à partir de son autre aspect, l'aspect invisible : l'âme ou encore la conscience. Car comment nous caractériser nous-mêmes sinon par la conscience ? Nous disons que nous *avons* un corps, mais en disant cela nous faisons aussitôt savoir que nous ne *sommes* pas ce corps. Nous sommes donc un peu plus qu'un corps et c'est ici que la présomptueuse Histoire naturelle doit lâcher les rênes et céder la place à toutes sortes de spéculations, éventuellement formulées en termes scientifiques, ou faisant appel à une révélation, ou bien dissimulant le radotage habituel. Car quel est l'unique problème auquel se ramènent toutes les questions du monde, quelles qu'elles soient ? C'est la réponse à la question :

Qu'est-ce que l'homme ?

Avant de formuler ici sans doute la énième réponse, tout au moins de tenter d'en formuler une, mettons certains faits devant votre conscience. Ce sont des faits que tout le monde peut constater, des faits que toute théorie sur l'existence du genre humain devra expliquer, sous peine d'être une chimère de plus. Une première constatation : tout ce qui se passe dans ce monde laisse des traces. On le voit clairement quand il s'agit, par exemple, de la combustion de l'essence dans un moteur, ce qui produit de l'eau, de l'acide carbonique, de la chaleur et du mouvement. Ne nous occupons pas ici de phénomènes complexes nécessitant des catalyseurs. Il existe une loi naturelle selon laquelle, quoi que nous fassions, il est impossible de retourner jamais au point initial. Si nous arrivions à recueillir la chaleur et le mouvement produits par le moteur, ainsi que l'acide carbonique et l'hydrogène rejetés, il ne serait pas possible d'en extraire à nouveau de l'essence. Pour retrouver, à partir des produits finaux de notre moteur, l'essence utilisée au début, il faudrait employer un supplément d'énergie, énergie à extraire de nouveau des minéraux ou du soleil, et que nous ne pourrions plus utiliser pour autre chose.

C'est une loi de la nature, pour la grande déception des écologistes qui ont déjà des solutions de rechange en main. La même loi est valable pour l'énergie solaire. Celle-ci nous parvient sous forme de rayonnement. Si nous disposions de cellules solaires adéquates, nous pourrions transformer en électricité une grande partie des rayonnements captés, en charger un certain nombre de batteries et ainsi faire marcher notre voiture, pour constater, à la fin, qu'il ne reste plus que du mouvement et de la chaleur. Et si nous tentions de transformer à nouveau ce mouvement et cette chaleur en rayonnement nous verrions que c'est impossible : il faut de l'énergie supplémentaire ! Comment cela se fait-il, puisque la physique nous apprend que l'énergie se conserve ? En effet, cette énergie ne se perd pas, elle est toujours là, mais dans un état inutilisable. Pour pouvoir s'en servir, il faudrait qu'elle se trouve sous une forme plus noble. La forme se dégrade par l'utilisation, et ce qui en résulte ne peut plus être utilisé sans dégradation d'autres énergies.

La deuxième constatation, c'est que tous les phénomènes se déroulent entre deux pôles. Étant donné que l'eau sous forme de gaz, autrement dit la vapeur, est susceptible de fournir beaucoup d'énergie, — nos ancêtres le savaient car ils ont inventé la machine à vapeur — certains pensent que, du point de vue de l'énergie, la vie sur la planète Vénus ne poserait pas de problème, puisque toute son atmosphère est constituée de vapeur. Là, pas question de crise de l'énergie ! Illusion ! Car pour produire du mouvement avec cette vapeur il faudrait que

celle-ci passe dans un réservoir où il n'y a pas de vapeur, du moins pas dans le même état, et dont la température soit beaucoup plus basse. Pendant tout le processus de production de mouvement, la physique nous dit que la chaleur passe de la source chaude à la source froide. C'est alors que joue à nouveau la loi citée plus haut. Nous avons consommé de l'énergie et pour compenser ceci il faut encore en consommer.

La troisième constatation que nous faisons c'est que tout est limité. La réserve de minéraux de notre terre est limitée. L'énergie solaire, même si nous nous en servons discrètement et d'une manière alternative, est limitée. Notre vie est limitée. Notre amour est limité, notre pouvoir de penser est limité. Et osons le dire, notre pouvoir d'agir est heureusement aussi limité.

Donc, le fait est là, chaque forme organisée, dans ce monde, consomme de l'énergie. Et n'insistons pas sur la tendance évidente du genre humain à gaspiller l'énergie. La végétation la plus naturelle qui soit, sur notre globe, demande aussi beaucoup d'énergie. Plus une forme de vie est organisée, plus elle a besoin d'énergie pour se maintenir. Une ville, une fourmilière, une colonie de bactéries, une plante, l'homme lui-même sont des systèmes qui consomment de l'énergie. Pour être complet, ajoutons que cette consommation d'énergie s'accompagne d'une diminution de la valeur de l'énergie employée.

La science actuelle découvre que l'évolution des espèces va dans le sens d'une complication des structures, entraînant une consommation d'énergie accrue. Cela veut dire, en y réfléchissant un peu de façon logique, que notre prétendue évolution est en réalité une dégénérescence, une dégradation toujours plus grande des énergies en jeu. Si on présente l'évolution comme une marche en spirale, ainsi que certains le font actuellement, c'est du point de vue des énergies utilisées, une marche en spirale descendante !

Mais on peut se former une autre image de l'évolution du genre humain. Nous savons que toutes les choses manifestées, jusqu'aux atomes matériels les plus lourds, sont des formes d'énergie. Donnons à cette notion son sens le plus large, c'est-à-dire celui de « substance originelle », le matériau de base de la création.

En tenant compte des lois dont nous avons parlé plus haut, nous voyons que dans le champ dialectique, dès le début de la création, les énergies originelles se sont densifiées jusqu'à devenir des formes, lesquelles, pour se maintenir, attirent d'autres énergies et les restituent dans un état différent, dégradé. Nous

voyons ainsi qu'après un certain temps — qui peut être très long — les formes originelles ne peuvent plus se maintenir car, comme nous le constatons plus haut, tout est limité dans notre champ de vie.

Mais l'énergie restituée, donc dans un état moins noble, reste toujours de l'énergie et peut être utilisée à nouveau pour la création. Ainsi le même processus se répète continuellement, produisant un océan d'énergie originelle dégénérée, moins fluide, plus dense pourrait-on dire, mais susceptible d'être employée pour une autre création. Autrement dit, la création continue. Seulement l'énergie utilisable n'est plus pure, n'est plus vierge ; l'essence des formes auxquelles elle a donné vie précédemment lui a donné une certaine coloration. C'est ainsi qu'est né quelque chose que l'on pourrait désigner comme la « mémoire de la nature ».

La création continue donc. Avec les déchets d'une création, la suivante s'édifie. Telle est la manière dont a lieu l'évolution. Les écoles transfiguristes nous le confirment. Elles relatent que, dans l'ère de Saturne, par exemple, le système solaire actuel n'était rien d'autre qu'une grande sphère de chaleur, ayant comme centre le lieu du soleil actuel et comme périmètre l'orbite actuelle de la planète Saturne.

Il n'est pas difficile de constater que l'homme a évolué d'un état indifférencié à l'état que nous connaissons à présent, lequel a été parfois décrit comme « un sac de chair et d'os ». Pendant un temps très long, au cours d'un processus de création où les énergies allaient sans cesse se dégradant, l'homme créateur a sombré jusqu'à l'état actuel, qu'il a fini par considérer comme normal.

Chaque pensée est semblable à une petite étincelle. Comme tous les phénomènes de la nature, cette petite étincelle ne reste pas complètement sans effet. Il en demeure toujours quelque chose. Une explosion de sentiments ressemble à une pluie d'étincelles. L'atmosphère est chargée de beaucoup de particules de gaz incandescentes, favorisant une prochaine explosion d'étincelles. Un acte ressemble à une flamme. Un jet de flammes anéantit l'isolement. Une fois que l'explosion a eu lieu, si la tension monte encore, il est difficile de prévenir une nouvelle explosion. Avez-vous déjà remarqué qu'un acte se transforme en habitude dans un temps extrêmement court ? L'acte ouvre une voie le long de laquelle se produisent de plus en plus de décharges d'énergie.

Mais on pourrait considérer l'évolution humaine d'un autre point de vue. Un

homme qui sent, pense et agit, trace des lignes conductrices dans cette matière isolante que nous appellerons, par commodité, la « substance originelle ». L'homme qui se manifestera ensuite, s'exprimera dans ses pensées, ses sentiments et ses actes exactement selon le modèle conducteur ainsi créé. Et même il élargira ce modèle et tracera, avec ses pensées, ses sentiments et ses actes, de nouvelles lignes conductrices. À chaque nouvelle manifestation humaine, le modèle se compliquera donc et se différenciera des autres.

Ainsi nous pouvons imaginer qu'au temps de la préhistoire — quelle que soit la portée de celle-ci — toutes les manifestations humaines se ressemblaient plus ou moins, et qu'au fur et à mesure du temps et de l'évolution, les modèles se compliquaient toujours plus, rendant les différences entre individus toujours plus marquantes. Les hommes actuels, en particulier les occidentaux, se sont tellement différenciés, par la complexité de leurs modèles de pensées, de sentiments et d'actions, que chacun est devenu presque un exemplaire unique.

Il en résulte, en particulier, que progressivement la communication devient de plus en plus difficile entre eux. Aussitôt qu'une conversation ne porte plus sur des sujets ordinaires et quotidiens, un véritable dialogue est presque impossible. Un bon dialogue exige des interlocuteurs une certaine similarité des pensées et des sentiments, or il y a longtemps que ce n'est plus le cas. Ceci explique qu'on ne se comprend plus, qu'on ne s'écoute plus, qu'il y a malentendu permanent. Alors le monde s'emplit de millions de petits tyrans éclairés, qui forment leur opinion à voix haute, sans jamais tenir compte des répliques sérieuses. C'est la vraie tour de Babel. Et si parfois quelqu'un se tait, la plupart du temps ce n'est pas pour examiner la vérité des paroles d'autrui, mais parce qu'il est vexé de ce que ses déclarations ne soient pas plus applaudies.

Nous avons esquissé l'image des étincelles et de leur action, des explosions qui brisent l'isolement et tous les phénomènes annexes. Évidemment la question qui se pose maintenant est la suivante : D'où vient la tension qui fait naître ces explosions ?

L'homme diffère de l'animal, Pas beaucoup peut-être, mais c'est un fait. En général on dit que c'est parce qu'à l'encontre de l'animal il dispose d'un pouvoir de penser, d'un mental. Bien que cela soit indéniable, ce n'est pas une réponse satisfaisante car, comme cela arrive souvent, on prend ainsi le phénomène concomitant pour la cause. Le mental et la conscience cérébrale qui l'accompagne sont le résultat d'une toujours plus grande individualisation, donc

d'une densification de la personnalité.

La preuve ? Une grande partie du squelette, la partie la plus dense du corps, est formée par le crâne ; et les cellules les plus mortes de notre corps se trouvent justement dans le cerveau, siège du mental. S'il y a quelque chose qui distingue l'homme de l'animal, c'est bien sa perpétuelle insatisfaction. À l'encontre de l'animal, l'homme essaie continuellement de donner à sa vie, à laquelle il attribue une valeur supérieure, un sens absolu que, par essence, elle ne possède pas.

Toute la culture, toute l'histoire de l'humanité se résume à ses tentatives de rendre impérissable ce qui est périssable. C'est en raison de cette ambition que sont nés : l'aéronautique, la technologie, le syndicalisme, les centres de réanimation, etc. Pour réaliser son rêve de vie éternelle, l'humanité a attiré à elle des énergies qui ont tracé leurs circuits dans son isolement. Et elle en a libérées d'autres qu'elle a gardées à l'écart.

Parce que le drame de l'humanité actuelle c'est que toute l'énergie de ce champ de vie est neutre. Autrement dit, celui qui libère, pour l'utiliser, un certain aspect de cette énergie, positif ou bon, particularise l'aspect négatif ou mauvais de la même énergie. Et comme cette énergie négative n'est pas utilisée à ce moment-là, elle reste en suspens et la tension monte... jusqu'au moment où une explosion a lieu, et encore une explosion, jusqu'à ce qu'une nouvelle manifestation apparaisse, de caractère négatif, qui détruit petit à petit le travail accompli.

Ces énergies négatives, qu'on appelle parfois « démons », ont la caractéristique de se s'accumuler là où la résistance contre la tension qu'elles suscitent est la moindre. Elles se portent de préférence sur des groupes d'hommes ayant les mêmes faiblesses. Ce n'est pas toujours dramatique. Un carnaval, à Cologne ou à Rio, peut avoir un caractère démoniaque, mais que dire des processions de fidèles portant des cierges à Lourdes ? Évidemment, le phénomène s'amplifiant, un peuple entier ou une partie de la population d'un pays quelconque peut être saisi par le même démon et se livrer ensuite à un véritable carnage. Certains ne sont-ils pas victimes individuellement du démonisme ? Si, bien sûr, mais des hommes en groupe ayant par définition un certain nombre de canaux en commun, ces énergies y circulent mieux. Ce qu'elles font d'ailleurs ! Et l'on assiste alors à l'annulation de ce que l'humanité avait acquis après une longue, très longue évolution : l'individualisation. Car le nouveau phénomène, à savoir la formation de groupes, même de caractère innocent, fait retourner l'humanité

à l'état de l'animal guidé par l'esprit de groupe. Nous voyons ces êtres, ou démons, magnifiquement à l'œuvre, au printemps ou à l'automne, dans l'envol des oiseaux migrateurs. Dans ces groupes, chaque individu n'est qu'une marionnette aux mains d'un démon ; celui qui, pour une raison quelconque, quitte le groupe perd sa protection et meurt.

Dernière conclusion, peut-être la plus décourageante : celui ou celle qui tente d'être bon délègue automatiquement la force mauvaise, laquelle se déchargera par l'intermédiaire d'une personne appropriée. En essayant d'être bon, nous forçons quelqu'un à devenir mauvais. Nous retrouvons ici la notion de karma, mais sous un angle tout-à-fait inhabituel.

Mais pourquoi cet exemple désespéré et sans perspective ? Malgré le peu de connaissance de nous-mêmes que nous avons, nous, les hommes, nous savons que nous n'en resterons pas là. Quelque chose nous pousse. Quelque chose nous force à tracer toujours de nouvelles lignes électromagnétiques. Quelque chose nous contraint de créer toujours de nouveaux démons. Même si notre civilisation s'effondre de par son propre démonisme, d'autres suivront. Et l'homme continuera.

Car l'homme est en marche pour l'éternité et il le sait. Toute l'activité humaine est orientée sur l'éternité. Mais l'homme sait aussi qu'il est limité. Or en voulant agrandir ses possibilités limitées, il fait naître les démons. Ce qui entraîne de nouvelles limitations. Tout en aspirant à l'éternité, l'homme vit dans un monde limité, où tout se change en son contraire et où la dégénérescence est une loi naturelle.

Pourquoi ? Il faut dire que c'est anormal. Et quel que soit ce que nous pensons, disons, cherchons, lisons et écrivons, une chose est sûre : il y a quelque part quelque chose qui ne va pas. Cela ne va pas 01J cela ne va plus. Serait-ce que les énergies relatives à la création pourraient opérer sans se dégrader ? Serait-ce que les produits de la force de création pourraient se dissoudre harmonieusement et retourner à leur créateur en tant qu'énergies toujours utilisables ? Cela doit être possible. Bien que tout le monde le nie, nous savons que nous sommes des créatures d'éternité. Et si nous ne le sommes plus, nous savons qu'un chemin de retour existe. C'est de ce chemin que nous voulons parler ici. Seulement nous sommes obligés de le faire avec notre personnalité, qui est entièrement le produit du processus de dégénérescence évoqué plus haut. Et nous parlons à des pèlerins d'éternité dont la forme est constituée de

substance originelle dégénérée, qui sont donc très individualisés. Le contact sera, dans ces conditions, individuel et nous pourrons à peine nous comprendre bien qu'employant les mêmes mots.

Le mot « individu » veut dire « indivisible ». Qu'y a-t-il en nous d'indivisible ? Notre caractère, nos sentiments, notre corps peuvent encore être divisés. Nous pouvons encore analyser quelque chose, encore retrancher quelque chose. Mais ce qui nous répète sans cesse que nous sommes, en réalité, des êtres d'éternité, est indivisible. Si cet atome — mot qui veut également dire « indivisible » — était encore divisé, il perdrait son caractère, il n'existerait plus, mais ce qui resterait serait toujours divisible comme produit final provisoire du chemin de dégénérescence.

La preuve que nous, les hommes en tant que personnalités, sommes encore divisibles, c'est paradoxalement notre tendance actuelle à former des groupes : des groupes d'amis du même milieu, des groupes d'intérêts, des groupes de pression, des groupes d'amis des pigeons, des groupes d'occultistes amateurs, ... Qu'est-ce qui anime ces groupes ? Une partie de ce qui est divisible dans chacun des participants, une partie de l'intérêt de chacun d'eux, le pousse à se manifester dans et par le groupe. Aussi pouvons-nous dire qu'un groupe est caractérisé et guidé si ce n'est par le plus grand commun diviseur, du moins par un diviseur commun des membres du groupe. En utilisant la terminologie de tout-à-l'heure, chacun des membres du groupe possède un circuit identique très conducteur. La force qui peut passer par un circuit en parallèle de ce type sera donc très puissante. Que cette force soit, qualitativement, toujours inférieure à celle de chaque membre du groupe, c'est clair et on l'observe souvent dans la pratique. Que ces forces soient capables de dominer des groupes entiers et continuent à les dominer, c'est la conséquence tragique de l'extrême individualisation.

Ce processus, qui a duré des milliers d'années, n'a-t-il eu comme conséquence que de créer un outil docile pour des forces qui, sans aucun doute, feront encore dégénérer l'outil ? C'est difficile à croire.

Le processus d'individualisation a pour but de malmener à tel point le noyau fondamental de l'individu — l'atome originel — que sa conscience ordinaire finisse par conclure que quelque chose ne va plus. À ce moment, là, il lui est alors possible de rompre avec l'évolution dégénérescente. Ensuite l'atome originel, issu de la substance originelle non soumise à la dégénérescence, com-

mence à attirer à lui les forces régénératrices. De nouvelles lignes de force se dessinent dans l'être intérieur de l'homme, de nouveaux circuits se forment dans lesquels les forces constructives circulent toujours plus facilement. En conséquence, les circuits tracés par la vie naturelle perdent leur conductibilité, et la personnalité et sa conscience, se libèrent de l'esclavage des forces de la nature.

Car le lecteur attentif a déjà compris que nous ne voulions pas nous moquer de l'union des amis des pigeons ou du club des collectionneurs, mais que nous voulions seulement donner un exemple de la manière dont l'humanité, en tant que groupe, est menée par des forces inférieures à la valeur de chacun des individus qui la forment. Un diviseur commun, même si c'est le plus grand, est toujours inférieur ou tout au plus égal à chacun des membres du groupe.

Les forces constructives attirées par l'atome originel ne sont pas soumises aux lois de la dégénérescence. Toutefois leur manifestation n'est possible qu'entre deux pôles. La personnalité cristallisée, dégénérée, a donc un grand rôle à jouer. C'est uniquement dans la mesure où cette personnalité permet la destruction des circuits antérieurs qui forment son apparence et la création d'autres modèles conducteurs, que l'atome originel peut se développer et redevenir la manifestation de l'énergie originelle qu'il était auparavant. Dans ce processus, le dynamisme de groupe œuvre *positivement*. Car là où plusieurs personnalités, poussées par l'expérience de leur conscience individualisée, décident d'aller réellement le chemin de retour, l'aspiration commune de leur atome originel peut attirer une force constructive beaucoup plus grande que la somme de ce que pourrait chaque individu. Cette force sera donc le plus petit commun diviseur, au moins égale à la plus grande des forces libérées par un individu.

Ainsi l'effort d'un individu peut avoir des résultats sans commune mesure avec cet effort. Le travail d'un seul homme attire automatiquement le résultat de ce que des hommes qui lui ressemblent et d'un niveau plus élevé ont obtenu de leur côté. Or dans le monde de l'atome originel, de l'étincelle d'esprit, il n'y a pas de crise de l'énergie ! Donc se demander si quelqu'un peut aller seul le chemin de la régénération témoigne de peu de compréhension. Sur le chemin de la régénération, opèrent des énergies qui ne restreignent, ni ne divisent, ni n'abaissent, mais au contraire élèvent, unissent et intensifient. Supposons qu'un homme, par son aspiration, ait cheminé seul sur la voie de la régénération. Au cours du processus, il a peut-être déjà attiré à lui, inconsciemment mais bien réellement, des forces qui ont mené d'autres chercheurs à la même vérité. Il n'était donc pas seul. Et quand il a atteint le but, pouvez-vous imaginer qu'il ne

veuille pas joindre ses possibilités à celles des autres pour que le résultat soit encore plus grand et plus puissant ? Pourquoi se tiendrait-il à l'écart ? S'il le faisait, pour ne pas perdre son individualité par exemple, il prouverait par là même que sa personnalité appartient encore au cycle de l'évolution cristallisante et dégénéréscente, et qu'il ne marche donc pas sur la voie dont nous parlons.

Nécessité d'un miroir

Aucun homme ne peut voir son propre visage. S'il veut savoir comment il est, il doit se servir d'un miroir. Veut-il savoir la vérité sur son propre visage, il lui faut un miroir. Veut-il reconnaître, ou perdre, son visage, il doit prendre un miroir.

L'unique chemin de la vérité est un miroir. Pour découvrir quelque chose de notre propre visage ou pour nous affirmer, il nous faut un miroir. Pour nous conformer aux exigences de la tâche à exécuter, nous avons besoin d'un miroir. L'homme travaille continuellement avec des miroirs. Personne sur cette terre n'atteint la vie, la vérité, sans faire usage intensif d'un miroir.

La parole : « Sans moi vous ne pouvez rien » exprime ce fait. La quête de l'homme, la recherche de la vérité, part du désir intense du juste miroir.

Sommes-nous conscients de ce désir ? La lecture de cet article n'est-elle pas une prière pour trouver le juste miroir dans le courant de vie qui nous entraîne ? Quand nous nous regardons le matin dans le miroir, sommes-nous contents de nous ? Notre aspect nous plaît-il ? Sommes-nous satisfaits de notre visage ? Ou sommes-nous irrités par quelque imperfection ? Pouvons-nous dire avec une certitude tranquille, après nous être regardés : « Je suis en paix » ? Les paroles de sagesse sont des miroirs ! A certains moments, un miroir est tendu au chercheur, à l'homme qui est en route pour trouver le sens de lui-même. Un ami, une connaissance, un libraire vous montre quelque chose, vous reconnaissez quelque chose en vous-même, et c'est la paix.

Dans l'Évangile de Thomas se trouvent les paroles suivantes : « **Jésus dit : Soyez des passants.** » Cette phrase est un miroir, où nous pouvons à chaque instant regarder si nous sommes en règle ou contrôler notre ordre intérieur. Un homme qui a quelque culture intérieure tendra l'oreille en entendant le nom de Jésus. Il pensera : « Ce personnage a quelque chose à me dire. » Ce nom évoque une vie, une vie d'homme digne de ce nom. Jésus a montré à l'homme comment vivre, en vivant. Il a montré quelles étaient les conditions à remplir pour vivre, et ce qu'il faut abandonner.

L'une d'elles est de ne pas juger, de ne pas lutter, et d'exercer une influence apaisante et bienfaisante. « Que pensez-vous de ce miroir ? Ou y regardez-vous toujours fixement l'un de vos yeux, qui pourraient bien n'être pas aussi joli que l'autre ? » Jésus dit : « Je n'ai pas de pierre où reposer ma tête. » Il voulait dire : Les plus hautes valeurs dont je vis sont impossibles à décrire sous aucune forme. La vie n'est la vraie vie que fondée sur quelque chose qui n'est concevable par aucun système de pensée. Jésus évoque quelque chose en nous, avec laquelle ce qu'il y a de plus élevé en nous va battre, va vibrer, va vivre. La volonté est peut-être là, mais est-ce possible ? Vous le voulez, mais vous n'y parvenez pas et ne savez pas pourquoi. Alors Jésus dit : « Vends tout ce que tu possèdes. » Pour Lui, c'est chose ordinaire. Ce miroir est tel qu'il est.

Comment nous voyons-nous dans ce miroir ? Osons nous être comme nous sommes quand nous nous regardons dans ce miroir ? Ne nous détournons nous pas, pleins de tristesse ou de révolte ? Jésus dit : « Venez, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai le repos. » Pouvons-nous regarder dans ce miroir-là ? Sommes-nous capables de trouver le repos après avoir vu combien nous étions fatigués et chargés ?

Ou bien allons-nous fuir ? Mais où fuir ? Tout ce que nous expérimentons et faisons, nous le traînons partout avec nous ; et nous avons la tendance innée de vouloir regarder dans un miroir, comme si nous étions toujours à la recherche d'une partie de nous-mêmes que nous aurions perdue et que nous espérons remplacer par l'image du miroir.

Nous frappons à différentes portes et à chacune Jésus dit : « Frappez et l'on vous ouvrira. » Avons-nous déjà frappé à la porte de nous-mêmes ? Nous regardons-nous dans un miroir pour nous voir nous-mêmes ? En ce qui nous concerne, le seul chemin vers la vérité est un miroir. Jésus dit encore : « Ne vous souciez de rien ; regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne récoltent, pourtant ils vivent. » Il veut dire : ce n'est pas vous qui tenez la vie dans vos mains. La vie appartient au Père. Mais que faites-vous de la vie, car elle vous est confiée ?

Qu'en faisons-nous ? ... L'employons-nous dans notre propre intérêt ? Attirons-nous tout à nous ? Ou repoussons-nous tout, par souci de nous protéger ? Les paroles de Jésus vous disent-elles quelque chose ? « ***Aimez vos ennemis !*** » et « ***Qui perd sa vie la gardera !*** »

Quand nous nous parlons les uns aux autres, que voyons-nous les uns des autres ?

Scrutons-nous le caractère, le passé et les possibilités de chacun ? Ou voyons-nous, en chacun, la présence de la vie unique, qui réalise toutes les possibilités ? Voyons-nous les défauts des uns et des autres ? Ou voyons-nous, en eux, la vie rayonnante, incorruptible ?

L'homme a le choix quand il se regarde le matin dans le miroir. Il peut choisir entre ces deux possibilités. Pour laquelle va-t-il vivre aujourd'hui ? Laquelle va-t-il réaliser après s'être vu dans le miroir ? Quelle vérité vivra-t-il ? Quel visage montrera-t-il : le visage qu'il avait avant toutes ses naissances, ou le visage qui s'est formé après la naissance ? L'homme a le choix. Il a la possibilité de faire le choix juste en regardant dans le miroir juste. Quand l'élève de la Rose-Croix dit : « *Jésus est tout pour moi* », il ne parle pas d'une personne ayant mené une vie exemplaire et rayonnante de sagesse. Quand il dit cela, il parle de la force fondamentale, qui rend possible toute sagesse et toute vie. À ce moment-là, il parle d'un état d'être qui fait surgir spontanément miroirs et paroles.

On pourrait dire : « De Jésus, de la force fondamentale qui est en l'homme, peuvent surgir une multitude d'hommes-Jésus. » Dans l'intimité de chaque humain, dans son étable, si les animaux sont devenus plus ou moins silencieux, peut naître un enfant Jésus dans la crèche, le cœur. Et cet enfant qui grandit en vous, si vous le contemplez comme Marie, Joseph et les bergers, ou l'âne et le bœuf, et si vous le réchauffez de votre chaleur, sans vous en emparer pour vous, cet enfant prononcera comme une chose ordinaire les paroles citées plus haut, que Jésus dit et qu'il vous tend, non pas comme miroir *extérieur*, mais comme vie *en* vous.

À un certain moment, l'homme cesse de regarder dans le miroir ; il a les mains ouvertes, vides. Il ne s'empare plus de rien pour lui-même, il ne peut même plus tenir un miroir pour s'y regarder. Mais il tendra de ses mains un miroir à autrui, si nécessaire. Cet homme est devenu un passant, un passant à qui le chercheur peut demander son chemin. Quand Jésus dit : « Devenez des passants », il veut dire : Tenez-vous prêts à montrer le chemin à ceux qui vous le demandent. Quel chemin indiquer ? Le passant est l'homme qui a trouvé en lui l'accomplissement de sa vie. Lui-même était un pèlerin. Raison pour laquelle il comprend la question du pèlerin, qui cherche et qui demande le chemin de ce qu'il cherche, vers lequel son cœur le dirige. Un chercheur demande son chemin à un passant, sachant que commence alors le vrai voyage.

*Quand on a dit tout ce que l'on pouvait dire,
et fait tout ce que l'on pouvait faire, s'installent en nous
le silence et la sérénité,
la simplicité et la profondeur.*

*La forêt est derrière nous,
l'arc du désert apparaît,
le soleil consume notre feu,
le regard se tourne vers l'intérieur,
et en nous la connaissance nous dit :*

*tous les vaisseaux ont brûlé ;
le véritable voyage a commencé.*

L'École est le lieu de rencontre de gens qui sont tous embarqués dans un processus personnel, mais qui peuvent communiquer sur certains points. Ce sont des chercheurs et des passants. Ils se transmettent les uns aux autres l'orientation de leur vie, par leur présence et leurs paroles, se référant au but unique qui est en eux. Ce but unique, c'est la rose, le point, l'énergie, le champ de force, où toute dualité s'évanouit, où toute orientation est retour à l'origine. Dans cette rose, se croisent les deux plus importantes lignes de vie dirigeant la vie humaine : la verticale et l'horizontale. De cette rose, de ce point central, dans cette source, surgissent aussi les deux lignes de vie principales, la verticale et l'horizontale, recevoir et donner.

Ce qui caractérise le chercheur, c'est que tout ce qu'il reçoit, il l'éprouve, il en fait l'expérience, il en éprouve l'existence possible. Et de même qu'il le réalise, de même il y renonce.

Si vous vous sentez vous-même comme un point central, c'est-à-dire si vous percevez que c'est votre être propre qui est la cause de tout ce à quoi vous êtes confronté, vous vous regarderez le matin dans le miroir d'une autre façon. Vous vous voyez vous-même comme un champ de travail, où il se passe beaucoup de choses et qui est très coloré ; et si vous vous regardez bien dans le miroir, si vous n'oubliez pas ce que vous savez grâce aux paroles de Jésus, alors, au fond de votre être, vous n'aurez plus qu'une seule conviction : « Faire disparaître et laisser tomber », vous-mêmes et vos tensions. À la suite de quoi, toutes les représentations mentales, les noms, les échelles de valeur, les couleurs, tous les principes de vie auxquels vous étiez attaché, se briseront et se décoloreront en

regardant dans le miroir.

La parole de Jésus brûle en nous : « Ne jugez point. » Commencez le processus en essayant de ne pas vous juger vous-même. Puis voyez et ressentez que toutes les lois disparaissent sans que vous restiez vous-même sans lois. Sentez que vous êtes délivré de tous sentiments de culpabilité contraignants. Loi et culpabilité sont étroitement liées. Dans ce filet, l'homme s'est laissé prendre par ignorance et plus il se débat, plus il s'y empêtre.

Regarder dans le miroir, c'est vivre tout ce que l'on voit, en tant que passant, c'est contempler dans le courant qui passe tous les morceaux brisés de soi-même. Le spectateur reste sur la rive et laisse passer tous les morceaux flottants sans rien vouloir sauver.

Tout perdre est la seule possibilité de garder l'unique nécessaire. La signature, pour l'unique nécessaire, c'est d'être ouvert, disposé, réceptif ; être ouvert à tout ce que l'on voit dans le miroir, sans rien approuver ou désapprouver ; être disposé à ne rien vouloir changer, c'est-à-dire à « laisser les morts enterrer les morts », et par là s'ouvrir à la vraie vie.

L'homme doit devenir un passant pour lui-même, ne pas s'arrêter à ses soucis, ses peurs, ses chagrins ; ne pas s'arrêter à son propre itinéraire de chercheur. Un passant n'a pas l'esprit borné. Il peut tout voir, sentir, toucher et dire ; il est libre des conséquences que cela entraîne dans son système. Il repose dans l'originel, et de l'originel tout peut naître.

Quand Jésus dit : « Soyez des passants », cela veut dire : laissez s'accomplir en vous toutes les possibilités, mais ne vous y arrêtez pas. Ce qui a la possibilité d'exister en vous s'épanouira. Ce qui n'a pas la possibilité d'exister se fanera. Parce que vous êtes devenu un passant pour vous-même, vous ne faites ou ne défaites rien. Laissez les choses telles qu'elles sont, bons fruits et mauvaises herbes. Quand tout sera mûr, le moissonneur fera la distinction en moissonnant.

Devenez un passant sur votre propre champ. Regardez tout ce qui y pousse et fleurit. N'ajoutez pas d'engrais. Ce qui peut vivre, vivra ; ce qui doit mourir, mourra. Si vous êtes un vrai passant, un chercheur, posez-vous donc la question qui figure dans l'Évangile de Thomas :

« Qui est-tu, toi qui nous dis ces choses ?
Par les choses que je vous dis,
ne reconnaissez-vous pas qui je suis ?
Mais vous êtes, vous-mêmes, devenus pareils aux Juifs ;
ils aiment l'arbre et ils détestent le fruit,
ils aiment le fruit et ils détestent l'arbre ! »

Par ces paroles, Jésus élève le passant, le chercheur, au-dessus de la pensée dualiste. Il dit qu'il n'y a pas un abîme infranchissable entre Dieu et l'homme.

« Juifs » signifie la pensée dualiste, cristallisée, la pensée qui crée deux domaines séparés, sans pont de l'un à l'autre. Tout naît de Jésus, la force fondamentale de vie. Le soleil brille sur les bons et les méchants. La lumière du soleil est la force vitale des uns, mais la cause de la disparition des autres. Vivre pleinement, c'est accepter l'arbre, le fruit, la terre, l'air et l'eau, sans accorder de valeur supérieure à l'un ou à l'autre. Un passant sur cette terre, en voyant les arbres et les fruits, regardera sans s'arrêter. Et quand on lui demandera son identité, il dira : « Mon Royaume n'est pas de ce monde. Je suis un passant de tous les mondes, tous les mondes sont en moi et moi en eux. » Les mondes sont des globes de verre coloré, dont les couleurs reflètent l'unique lumière, qui est incolore.

« Ce que vous faites s'épanouir en voyant cette beauté, c'est la lumière du soleil reflétée par le verre coloré. Le verre coloré nous fait percevoir la lumière comme éclatante de vives couleurs. En l'absence de verre coloré, la pure lumière incolore vous épanouira. Prenez l'habitude de vivre dans la lumière, de vivre par la lumière, sans verre, de telle sorte que, si le verre casse, vous ne restiez pas aveugle. Vous vous contentez d'une vision d'emprunt, vos yeux sont éclairés par la lumière d'un autre, comme votre esprit est complètement absorbé par la sensation de couleur. Ces couleurs sont devenues un voile qui vous sépare de la lumière. »

Soyez des passants ! Un Rose-Croix ne porte aucun vêtement déterminé. Il porte le vêtement du pays dans lequel il travaille, prêche l'évangile et guérit les malades.

La cause de la maladie c'est d'être divisé, de ne pas être un, de ne pas être tout. L'évangile est un miroir, c'est le remède qui fait devenir un, qui fait retourner à l'origine. Le texte de chaque évangile véritable est l'histoire d'une relation entre passants et chercheurs. Nous vivons sur terre en tant que passants et chercheurs.

Asclépios



« *Ce plan est donc le bien suprême, Ô Trismégiste ?* »

« C'est le plan, Asclépios, qui fait naître la volonté, de même que celle-ci engendre à son tour l'action. Car Celui qui possède tout et veut tout ce qu'il possède, n'abandonne rien au hasard. Il veut tout ce qui est bien et il possède tout ce qu'il veut. Tout ce qu'il se représente et qu'il veut est donc bien. Tel est Dieu ; le monde est à son image — c'est l'œuvre d'un Dieu bon — donc il est bon. »

« **Bon, Trismégiste ?** »

« Oui, bon, Asclépios, comme je vais te le montrer. De même que Dieu confère ses bienfaits — l'intelligence, l'âme et la vie — à toutes les sortes de créatures qui sont dans le monde, ainsi le monde offre tout ce que les mortels considèrent comme bon, à savoir la succession des naissances dans le temps, la formation, la croissance et la maturité des fruits de la terre et autres bienfaits semblables.

Dieu, établi au point suprême du ciel suprême, est partout, il effleure toutes choses de son regard — car il existe un ordre au-dessus du ciel même, un domaine sans étoiles, très éloigné de toutes les choses matérielles —. Celui qui donne la vie et que nous appelons Zeus (Jupiter) siège entre le ciel et la terre. La terre et l'océan sont gouvernés par Zeus Aidoneus (Jupiter Plutonium) qui nourrit

tous les mortels qui portent du fruit. Il dépend donc des vertus actives de ces dieux que le sol, les arbres et la terre continuent de produire. Mais il y a encore d'autres dieux, dont les vertus et influences actives se répandent sur tout ce qui est. Un jour ces dieux, dont l'empire s'étend sur la terre, seront rétablis dans leur dignité et s'installeront dans une ville, à l'extrême limite de l'Égypte, une ville qui sera fondée dans la direction du soleil couchant et vers laquelle afflueront, par terre comme par mer, tous les mortels. »

« Dis-moi, Trismégiste, où donc ces dieux de la terre se trouvent-ils en ce moment ? »

« Ils se sont établis dans une grande cité des montagnes de Libye. Mais en voilà assez sur ce sujet à présent. Il nous faut parler maintenant de l'immortel et du mortel. Par ignorance la plupart des hommes se tourmentent dans l'attente de la mort et la peur de la mort. La mort est la conséquence de la dissolution du corps, usé par le travail. En effet, quand arrive la fin des années pendant lesquelles les parties du corps sont établies pour former un tout — instrument bien équipé pour remplir les fonctions de la vie — le corps meurt, incapable de porter plus longtemps le fardeau de la vie humaine. Voilà donc la mort : la désagrégation du corps et la disparition de la sensibilité corporelle. Il est superflu de s'en inquiéter. Mais il y a quelque chose auquel on doit veiller, une nécessité réelle, à la laquelle les hommes ne prêtent pourtant aucune attention parce qu'ils ne la connaissent pas ou n'y croient pas. »

« Quelle est cette chose, Trismégiste, que les hommes ignorent ou dont ils mettent en doute la possibilité ? »

« Écoute, Asclépios. Dès que l'âme s'est retirée du corps, elle tombe sous la domination du Démon suprême, qui la juge et l'examine selon ses mérites. Après l'avoir examinée à fond et avoir établi qu'elle s'est toujours conduite avec piété et justice, il lui permet de se fixer dans le lieu qui lui revient.

Si, en revanche, elle est marquée d'un signe, souillée de péchés et entachée de vices, il la précipite d'en haut dans les abîmes et la livre aux tempêtes et aux tourbillons contraires et continuels de l'air, du feu et de l'eau, de sorte qu'elle est sans cesse agitée, de-ci de-là, par un éternel châtement et entraînée dans une direction opposée entre terre et ciel par les vagues de la matière.

Son immortalité lui porte encore plus de préjudice puisqu'elle se sait

condamnée à un tourment sans fin par un jugement éternel. Sache donc ce que nous avons à craindre et ce pour quoi nous devons trembler ; et gardons-nous de devenir la proie d'un sort pareil. Car les incrédules qui ont péché, seront contraints à croire, non par des paroles mais par des actes, non par des menaces mais par les peines du châtement. »

« Ce ne sont donc pas seulement les lois humaines qui punissent les péchés des hommes, Trismégiste ? »

« Il faut admettre, Asclépios, que tout ce qui est de la terre est mortel ; ainsi le sont les créatures dotées de vie grâce aux capacités du corps, et qui finissent de vivre en raison des mêmes conditions. Toutes ces créatures, qui sont l'objet de tourments en proportion des mérites acquis durant leur vie aussi bien que des fautes commises, seront punies après la mort et ceci d'autant plus sévèrement pour les péchés tenus cachés durant leur vie. Car la divinité connaît tous nos actes, de sorte que la punition est étroitement en accord avec la nature des péchés. »

« Quels sont ceux qui doivent subir les plus grandes punitions, Trismégiste ? »

« Ceux qui, condamnés par la loi humaine, périssent de mort violente, dans le sens qu'ils rendent leur vie non à la nature, comme une faute qui lui serait rachetée, mais en payant seulement le prix de leurs méfaits. L'homme juste, en revanche, trouvera son recours dans la religion et une haute piété. Dieu protège de tels hommes contre toutes sortes de maux.

Le Père et le Seigneur de toutes choses, Celui qui est tout en soi-même, veut se manifester à tous. Il ne se fait pas connaître comme étant lié à un seul lieu, ni comme possédant telle ou telle qualité ou grandeur, mais Il illumine l'homme de cette connaissance qui ne repose que sur l'intelligence. Après avoir banni de son âme l'obscurité de l'égarement et acquis la lumière de la vérité, l'homme unit la totalité de son intelligence à l'intelligence divine, dont l'amour le délivre de cette partie de sa nature qui le rendait mortel et qui lui fit concevoir la ferme espérance en un avenir immortel.

Vois donc quelle distance sépare les bons des méchants ! Tout homme bon est illuminé par la piété, la religion, la sagesse, le culte et l'adoration de Dieu. Il perçoit, comme avec les yeux, la vraie nature des choses. Et dans l'assurance de sa foi, il l'emportera sur les autres hommes comme l'éclat du soleil surpasse

celui de toute autre étoile.

D'ailleurs, si le soleil illumine les autres étoiles, ce n'est pas tant par la force de sa lumière que par sa divinité et sa sainteté. C'est le soleil, Asclépios, que tu dois considérer comme la seconde divinité. Il gouverne toutes choses, il répand sa lumière sur tous les êtres vivants de la terre, aussi bien sur ceux qui ont une âme que sur ceux qui n'en ont pas.

Puisque le monde même est toujours vivant, dans le passé, le présent aussi bien que dans l'avenir, rien ne meurt dans le monde. Ainsi chaque partie du monde est toujours en vie, comme elle l'est de par son existence, puisqu'elle se trouve dans un monde qui est lui-même toujours un et vivant, une entité vivante qui vit toujours. Il n'y a donc dans le monde aucune place pour la mort. Le monde doit être empli, à l'infini, de vie éternelle, puisqu'il doit nécessairement vivre toujours. De là vient que le soleil, comme le monde est éternel, gouverne à jamais les choses qui peuvent recevoir la vie, et qu'il répand une plénitude de forces vitales en provenance d'une source intarissable.

Dieu gouverne donc éternellement toutes les choses vivantes, c'est-à-dire, les choses qui peuvent recevoir la vie dans le monde, et Il confère éternellement la vie même. Il l'a conférée pour une fois et pour toujours. La vie est offerte à tout ce qui est en état de vivre selon une loi éternelle, d'une manière que je vais maintenant expliquer. »

Dissoudre l'ombre dans la lumière

*Qui dit : beau,
créé en même temps : non beau.
Qui dit : bon,
créé en même temps : non bon.
Être détermine : non être,
complexité détermine : simplicité,
haut détermine : bas,
sonore détermine : insonore,
déterminé détermine : indéterminé,
maintenant détermine : jadis.
Ainsi l'illuminé
travaille sans s'activer,
parle sans bavarder,
porte en lui toutes choses, en unité.
Il produit mais ne s'approprie rien,
il accomplit sa vie sans exiger la réussite.
Parce qu'il n'exige rien, il ne perd rien.*

Lao Tseu

L'illuminé vit dans la lumière. Dans la lumière il n'y a aucune ombre, aucune ténèbres, autrement elle ne serait pas la lumière. L'illuminé est sans ombre. Il ne dit pas : « C'est beau » ou « Ce n'est pas beau », « C'est bon » ou « Ce n'est pas bon ». Il porte en lui toutes choses dans l'unité, et comme il n'exige rien ni ne rejette rien, il ne perd rien.

Si nous disons : c'est beau, nous excluons. Si nous disons, pensons ou ressentons : ce n'est pas bien, nous limitons. Si nous disons haut, nous créons bas. Ce qui est exclu forme une ombre, et ce n'est pas parce que nous excluons

une chose qu'elle disparaît, car rien ne disparaît. Où cela irait-il ? Tout n'est-il pas un ? Ce qui est exclu ne peut être qualifié que de : refoulé, non libre, ombre placée hors de la lumière. Les êtres qui ne vivent pas dans l'unité portent toujours cette ombre avec eux. C'est la dualité devenue forme, où les contraires, la polarité, ne sont pas acceptés ni vus comme réalité, comme pôles de la même vie.

L'homme-moi est ainsi : il exclut, il n'accepte pas tout, et ce qu'il n'accepte pas, mais qui existe, il le porte avec lui comme une ombre. Il identifie sa personnalité à ce qu'il accepte. C'est « l'image » qu'il a de lui-même, mais qui ne correspond pas à la réalité. Se trouver juste exclut la possibilité d'être peut-être injuste. On donne beaucoup d'importance au fait d'être soi-même juste ; en conséquence on juge, on pèse et soupèse, on fait des jugements de valeur, on affirme qu'une chose est bien et l'autre non, que l'une est bonne, et l'autre non. Et la tendance à exclure un des pôles devient une habitude dont on devient vite l'esclave, ce qui marque le sang et colore la réalité. Ce que notre identité ne veut pas admettre et refuse de vivre, n'est donc pas dans la lumière, ni dans la vie, ni dans la réalité, ni dans la vérité, mais se tient à côté. Cela forme une ombre, c'est notre ombre, produite directement par nos représentations mentales et l'imagination du moi, dont nous ne sommes pas conscients.

« Nous appelons donc ombre toutes les possibilités de la réalité que l'on refuse, que l'on ne voit pas en soi, ou que l'on ne veut pas voir, et dont l'on est inconscient pour cette raison. L'ombre constitue pour l'homme un grand danger, parce qu'il la porte en lui sans la connaître et sans se douter de son existence. Tout ce qu'il cache inconsciemment dans cette ombre, il le projette sur le monde extérieur, comme un mal anonyme, et il craint par-dessus tout d'attirer ce mal sur lui. »

Donc c'est ce que l'homme veut le moins voir qui l'occupe le plus, et qui suscite en lui une angoisse et un refus grandissant, chaque fois qu'il le rencontre dans le monde, ignorant et inconscient qu'il est du fait que l'angoisse provient du refus de sa propre réalité. Son refus de voir le fait tomber dans le piège, le rend esclave, le lie jusqu'à la mort à ses propres identifications et projections, qui toutes renvoient à ce qu'il exclut, donc à l'ombre.

Projeter signifie renvoyer hors de soi ce que l'on n'accepte pas, puis le voir et le combattre. Cela ne nous concerne plus, nous en voilà libérés ! Illusions ! Car le moi, exclusivement formé de tout ce à quoi il s'identifie, est responsable de

sa séparation du tout. Il porte ses exclusions avec lui comme une ombre.

L'ombre est ténèbres, poids, angoisse ; elle lie comme une chaîne le prisonnier à sa prison. L'ombre, cependant, n'existe jamais en elle-même, elle est liée à la lumière de la réalité et devra retourner à la lumière si elle veut disparaître. Elle devra devenir lumière. C'est pourquoi un chercheur de lumière rencontrera toujours sa propre ombre. Plus encore, il devra lui-même faire don de son ombre à la lumière. Il devra recevoir ce qu'il rejette, accueillir ce qu'il exclut, libérer ce qu'il emprisonne, en vivant les deux pôles, et cela non seulement en esprit mais aussi de toute son âme et de tout son corps. Car si subsiste encore en nous la moindre image du bien ou du mal, notre ombre nous terrassera. L'ombre nous conduit à la mort, le côté ténébreux de la vie. L'ombre nous tient, elle ne nous lâche plus, elle nous empêche de vivre pleinement. Si nous avons encore, en nous, ne serait-ce qu'une trace d'ombre, nous ne sommes pas pleinement dans la lumière, dans la vie parfaite, dans l'unité.

Mort, ombre et mal sont donc étroitement liés. Ne chargeons-nous, pas ce fantôme de tout ce que nous ne trouvons pas bien et que nous nommons mal ? Ce que nous ne trouvons pas bien, nous ne voulons pas le voir. Et ce que nous ne voulons pas voir, nous le refoulons, et ce que nous refoulons, nous le bannissons de la conscience. Ainsi nous créons l'inconscient, et y déversons tout ce dont nous ne voulons pas et qui ne nous convient pas. Nous n'avons rien à voir avec cet inconscient, nous ne le connaissons pas, mais il est là ! Donnée obscure, il se manifeste dans les domaines de l'inconscient sous forme de tension. De légers symptômes extérieurs trahissent cette tension, mais tout ce qui est perçu de mal ou d'indésirable est repoussé.

« Cette façon d'agir apparaît comme une nécessité. Elle semble non seulement justifiée, mais même nécessaire, sur le plan éthique et moral, pour combattre et extirper ce-qui-n'est-pas-bien, l'ombre où qu'elle se manifeste et de quelque manière qu'elle se manifeste. » Et l'homme ne voit pas qu'il combat, dans les autres, sa propre ombre, son propre inconscient, ses propres refoulements. Car ce n'est pas le monde qui est mauvais, mais le regard de celui qui s'identifie au bien et au mal.

Les yeux de celui qui est divisé, ne peuvent observer qu'en séparant et divisant. Mais l'homme est tellement subjugué par la nécessité du combat contre le mal qu'il ne remarque pas que tous ses efforts sont vains et échouent toujours, parce que le bien et le mal sont deux aspects d'une seule et même unité, et tributaires

l'un de l'autre pour subsister. Le bien vit du mal et le mal vit du bien. Qui nourrit consciemment le bien, nourrit inconsciemment le mal. C'est que le combat contre le mal nous fait surévaluer le bien. Cette surévaluation nous pare souvent d'une apparente sainteté, d'une apparente bonté, dont nous masquons volontiers notre petitesse, nos blessures. Car il ne s'agit pas ici du bien qui est le seul bien parce qu'il sert l'Unité, mais du bien qui exclut, et n'est donc pas le bien puisqu'il suscite tension et combat.

En bref et autrement dit, c'est l'histoire de l'homme-moi, la chute du péché originel. Dans cette chute, l'homme se jette hors de l'unité dans la dualité. Il crée lui-même la dualité, l'esclavage, il se bannit lui-même du paradis. Il fait cela chaque jour. C'est sa pensée divisée qui crée la dualité. Et tant qu'il vit dans la dualité, il crée le péché, il se sépare, il fuit l'unité. Pécher, c'est séparer. La nature intime de la dualité, c'est la division, c'est le péché. Le péché c'est la désagrégation de l'unité. Voilà le mal unique : voir le bien et le mal séparés ; c'est un mal qui jette dans les ténèbres et entraîne la mort.

Le combat contre le mal n'a donc aucun sens. Seul le discernement de ce qui sépare est important. Dans, notre empressement à tout diviser, nous avons même placé Dieu d'un côté et le diable de l'autre, alors que Dieu ne saurait avoir aucun adversaire, et le diable non plus, car tout est en Dieu, même le diable. En Dieu, il n'y a ni dualité, ni polarité. Dieu est un. Être délivré du péché, c'est atteindre l'unité. Mais atteindre l'unité n'est pas possible pour l'homme qui fuit la moitié de la réalité. Ce qui rend le chemin de l'unité si difficile, c'est d'avoir à y supprimer la dualité, à se désolidariser du bien et du mal, premièrement en soi-même, deuxièmement envers les autres, et troisièmement envers le monde ; non pas délaisser un peu la dualité, mais l'abandonner tout-à-fait, quitter le monde du bien et du mal. Le monde du bien et du mal, voilà les profondes ténèbres que chaque chercheur de lumière doit traverser. La rude épreuve qu'il doit subir dans la solitude, ce n'est pas de faire de grands sacrifices, mais d'accepter encore et toujours la confrontation avec ses propres ténèbres. C'est le sentiment écrasant d'avoir à regarder en face ce qu'on a toujours refusé de voir.

La face, comme les mains, est la seule partie du corps qui reste nue. Regarder une chose en face, c'est la voir à nu, telle qu'elle est, la percevoir et l'accepter comme vraie. Et l'accepter, les mains nues, veut dire ne plus jamais la refuser. C'est unir ce qui est séparé, réconcilier l'irréconciliable, être enflammé de l'amour sans lequel il n'y a pas vie. L'amour qui est unité signifie pardon des

fautes, disparition de la tension souterraine qu'entraîne l'exclusion, donc la disparition de l'angoisse de la mort.

Car accepter le mal, accepter sa propre polarité et dualité demande du courage. Mais le courage est force, il s'agit ici du courage sans lutte, de l'égalité d'humeur, le courage d'être égal, équilibré, sans contentement. Car qui pourrait s'enorgueillir à la vue de ses propres fautes ? Accepter ce à quoi on s'est opposé, ce qu'en soi-même on a appelé le mal, ce que l'on jugeait mauvais, qui l'était à notre sentiment, accepter cela signifie ne plus suivre sa pensée, renoncer à soi-même, laisser derrière soi le moi, perdre la face, sa personnalité, ce que l'on possède. C'est confesser sa culpabilité, en soi et en dehors de soi, la culpabilité qui naît toujours de la dualité. Si on sépare le mal du bien, il faut fuir le mal. Si on ne le fait pas, on est coupable. Dans la dualité nous sommes tous sans exception fautifs et pécheurs, Et l'on doit accepter les fautes. Or il n'y a rien de plus difficile. L'homme qui n'est homme qu'en apparence ne le peut pas, car ce serait admettre sa petitesse, c'est-à-dire accepter de ne signifier plus rien. Il perdrait sa signification, son statut, sa consistance, ses principes, sapant ainsi ses propres bases. Non, l'homme tombé ne peut pas faire cela.

Ce qui appartient encore à l'unité en lui, ce qui ne participe donc pas de la chute, l'entraîne vers la plénitude de la vie. Il n'y a pas d'homme qui n'aime pas la vie. La vie ne suit qu'un seul courant, le courant de la vérité, l'unique chemin qui conduit à la vie. Le mensonge mène à la mort, à l'ombre, à la division. Cherchez la vérité. L'Évangile de Thomas dit : « Que celui qui cherche ne cesse pas de chercher jusqu'à ce qu'il trouve : lorsqu'il trouvera il sera ému et lorsqu'il sera ému, il admirera et il règnera sur l'univers. »

Oui, sur ce chemin vous serez émus, étonnés, troublés. La tranquillité que vous donne vos principes de base vous sera enlevée, et quand vous n'aurez plus de base, vous rencontrerez celui qui avait établi cette base comme un succédané, comme une protection contre ce que vous n'acceptez pas. Nous sommes, jusque dans notre sang, les esclaves de ces succédanés, qui nous empêchent de voir la vérité ; car ils nous fournissent une satisfaction temporaire. Ils nous donnent, dans le temps, dans la dualité, du contentement. Et quand on est content, on ne cherche plus. Notre faim est calmée, nous sommes apaisés, mais l'accomplissement reste loin, la liberté manque. La tension vibre sous la peau, dans chacune des fibres du corps elle monte sous l'effet de la contrainte, de l'exclusion, du refoulement. Elle ne peut plus se décharger qu'en suscitant, d'une part, violence, inquiétude, angoisse et vice, d'autre part, les tendances

opposées, idéalisme, humanitarisme, vertu, etc. Car la tension est énergie, or l'énergie produit du mouvement, l'énergie doit s'écouler, l'énergie permet de concrétiser l'imagination, de créer, de s'exprimer. Tous les systèmes possibles apparaissant dans la dualité portent le signe du déséquilibre puisqu'ils proviennent de la vie mentale et émotionnelle déchue, séparée de l'unité. C'est pourquoi nous sommes esclaves de la dualité, esclaves du temps, esclaves de la mort. Cette situation influence nos pensées, nos sentiments, bref notre conscience tout entière.

On exploite, on manipule l'esclave. On profite de lui autant que possible, on l'opprime. Il n'a plus de liberté. C'est un mort vivant. Il n'est pas libre, donc il ne cherche pas. Qui n'est pas libre n'accepte pas la vérité, demeure esclave, se contente d'un succédané de vie, accepte sa situation et reste immobile par angoisse, paresse et aveuglement.

Un chercheur de lumière cherche la vie ; il ne cherche que la lumière. La lumière est partout, en lui et en dehors de lui. Un chercheur de lumière ne cherche qu'une seule liaison, la liaison avec la lumière. Il ne se laisse retenir par aucun autre lien, car tout empêchement, tout arrêt, toute forme rendent esclave : argent, pouvoir, influence, savoir ; dignité, plaisirs, nourriture, ascèse, pensées religieuses, idées universelles, etc. N'importe quoi peut nous rendre esclaves, si nous omettons de nous en détacher. Et demeurer dans l'esclavage, c'est avoir peur de vivre la vérité. Esclavage signifie manque. Dans l'esclavage, dans l'absence de liberté, on comble ce manque par des représentations mentales, qui n'ont rien à faire avec la réalité.

Mais la réalité n'a pas besoin d'être comblée, rien ne lui manque ; dans la réalité, tout est présent, tout est possible, rien n'est exclu, tout est lumière. Le chercheur de lumière marche vers le tout. Ce qui lui arrive en chemin, il le vit pleinement. Vivre, c'est être un avec toute vie. Chaque événement est une possibilité, une invitation de la vérité. Car, à travers chaque événement, à travers chaque homme, nous apprenons à nous connaître. Sans cesse nous y voyons nos réactions comme dans un miroir.

La condition d'une telle perception, cependant, c'est l'attention concentrée, dirigée vers l'intérieur, sur les réactions de son être profond. Alors on voit effectivement le reflet de ces réactions à travers les autres, à travers les événements. Quelles que soient ces réactions, il ne faut pas s'y attarder. Il ne faut se lier ni avec le bien, ni avec le mal, mais passer. Apprendre c'est accepter

et passer, continuer de chercher, ne pas s'arrêter, répondre à chaque défi de la vie. Car la vie est tout et contient, en soi, tout le possible. C'est pourquoi on ne peut jamais la saisir, elle est sans fin et sans commencement. Ne vous liez à rien, ne devenez l'esclave de rien, ce serait l'immobilité ; la vie est tout. Elle est mouvement, elle est le principe moteur de tout être. Et parce qu'elle n'exclut rien et donne vie à tout ce qui existe, elle est amour.

Sans cet amour, nous ne sommes rien. Pourquoi ? Ici nous approchons un mystère christique profond. La mort sur la croix signifie réconciliation, réconciliation des contraires. Dans la mort sur la croix, tout est pardonné, toutes les fautes sont effacées, non par la séparation mais par la fusion, la fusion de tout ce qui est séparé. C'est cela l'amour. Tout accepter. Dans l'amour il n'y a pas dualité, pas de pour, pas de contre. Amour est vie, vie est amour. Amour et vie sont un. C'est cet amour qui explique la descente aux enfers de Christ, force de lumière, ressuscitée du cœur de la terre. Cette lumière d'amour rapproche Satan de Dieu. Matière et esprit se fondent ensemble dans sa force, en elle tout s'anéantit. Le début de chaque nouvelle vie est donc la vie dans l'unité : l'amour. Tel est le message de l'ère nouvelle. Il vibre à travers l'éther de notre planète ; il est le moteur de la vie. Mourez la mort de la croix, mourez à toute dualité. Dans la mort, rien ne subsiste de l'ancien, rien. Quand rien ne subsiste, il ne reste plus que Vie, Lumière, sans ombre, sans mort. Il n'est plus question de l'homme-moi, il s'est élevé dans l'unité. L'âme nouveau-née ne fait qu'un avec la lumière. Désormais, aucune ombre ne demeure en l'homme. Il est descendu aux enfers, il a regardé Satan en face, il l'a accepté totalement et l'a mené au Père de toute vie. Il a fait cela réellement. Et c'est cela l'amour : transformer en lumière ses propres ténèbres ; confronter le moi qui exclut avec ses exclusions, afin que cessent pour toujours identifications et projections. C'est la fin du moi, mais c'est aussi la fin de l'ombre. La réalité, le soi véritable, habite la forme, le corps, dès lors relié à la source d'amour, et qui voit en chaque autre forme la même possibilité d'amour.

C'est pourquoi Lao-Tseu dit : l'illumine accomplit sa vie parce qu'il embrasse toutes choses, en lui, dans l'unité.